

Guérisons miraculeuses à Soissons dans les *Miracles de Nostre Dame* de Gautier de Coinci

«Nul n'est prophète en son pays». Ce vieux dicton peut certes s'appliquer à Gautier de Coinci. Peu nombreux sont ceux qui connaissent, dans la région soissois, cet écrivain célèbre du XIII^{ème} siècle. Il fut pourtant l'auteur d'un important recueil de textes intitulé *Miracles de Nostre Dame* qui obtint un succès considérable et demeura une sorte de «best-seller» durant toute la fin du Moyen Age (1).

Pour les médiévistes, Gautier de Coinci n'est pas un inconnu. Son œuvre a fait l'objet de recherches nombreuses, tant en France qu'à l'étranger (2). L'ensemble des récits qu'il consacre au personnage de la Vierge Marie a d'ailleurs été édité il y a une vingtaine d'années. Par ailleurs, les *Chansons* qu'il a composées ont été étudiées par plusieurs musicologues et ont fait l'objet d'un bel enregistrement discographique (3).

La vie de Gautier de Coinci nous est relativement bien connue. Ce point vaut d'être souligné car il est assez exceptionnel au Moyen Age, époque où l'auteur s'efface entièrement derrière son œuvre et où la notion de propriété littéraire est parfaitement inconnue. L'auteur des *Miracles de Nostre Dame* faisait partie de l'ordre bénédictin et les archives de l'abbaye Saint-Médard de Soissons où il passa une partie de son existence ont permis d'établir une biographie relativement complète de celui-ci. Nous en indiquerons quelques points essentiels.

Gautier est né vers 1178 à Coincy, bourg situé à côté de Fère-en-Tardenois. Il était probablement issu de bonne noblesse provinciale si l'on considère que plusieurs membres de sa famille, ainsi que lui-

(1) On a retrouvé plus de 80 manuscrits des *Miracles de Nostre Dame* et l'œuvre de Gautier de Coinci a largement influencé des écrivains aussi célèbres que Rutebeuf ou Villon.

(2) Quelques titres parmi de nombreux ouvrages :

Cazelles B., *La faiblesse chez Gautier de Coinci*, Stanford U.P., 1978.

Dahan G., «Les juifs dans les Miracles de Gautier de Coinci» in *Archives Juives*, T. 16, 1980. Ducrot-Granderye A.P., «Études sur les miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci» in *Annalecta Academiae Scient. Fenniae*, B, XXV, 1932.

Larmat J., «La religion populaire chez Gautier de Coinci» in *Marche Romane*, XXX, 3/4, 1980.

(3) Koenig V.-F., *Les Miracles de Nostre Dame par Gautier de Coinci*, 4 vol., Droz, Genève, 1966.

même, exercèrent la fonction de prieur de la très importante abbaye Saint-Médard de Soissons. On sait qu'il ne reste, hélas, pratiquement plus rien de nos jours de ce magnifique édifice, si ce n'est une très belle crypte du IX^{ème} siècle.

C'est en 1193 que Gautier devint moine. Il avait donc à peu près 15 ans. La condition monastique est, en effet, à l'époque, moins une vocation qu'un statut social. Le jeune clerc passa donc par l'école monastique qu'il défend dans ses écrits et qu'il oppose à l'école urbaine en plein essor. Il est d'ailleurs probable qu'il fut obligé d'aller à Paris et ce fut l'unique fois que Gautier s'éloigna du Soissonnais. Il revint à Saint-Médard où il fut ordonné prêtre. En 1214, il devint prieur à Vic-sur-Aisne. On sait peu de chose de son existence là-bas sinon un épisode dans lequel Gautier conte, en termes fort imagés, le vol des reliques de sainte Léocadie dont il était le gardien. Ceci se passait en 1219. Les voleurs furent pris et pendus et les reliques de la sainte, miraculeusement retrouvées dans l'Aisne, furent ramenées à l'abbaye de Vic au cours d'une cérémonie expiatoire.



Photo extraite
de l'ouvrage de M.H. Focillon
"Le peintre des miracles
de NOTRE DAME"
Éditions P. Hartmann - Paris

Vers 1218, Gautier de Coinci entreprend la rédaction des *Miracles de Nostre Dame*. On ne connaît de lui aucune œuvre antérieure. Il est fort probable que le prieur de Vic n'avait pas véritablement d'idée sur l'aspect définitif que devait présenter l'ensemble de son travail. Il aurait commencé à rédiger quelques récits puis, après un premier remaniement, les aurait rassemblés dans un grand ouvrage. Il est certain qu'à

partir de cette date Gautier ne cessera plus d'écrire pendant au moins dix ans, malgré la fatigue et les migraines dont il se plaint parfois dans ses écrits. Au fur et à mesure de leur rédaction, il fait parvenir ceux-ci à son ami Robert de Dive, prieur de Saint-Blaise à Noyon, qui les fait recopier et enluminer. On peut voir à la Bibliothèque Nationale certains de ces manuscrits superbement illustrés. Entre 1223 et 1227, Gautier rédige un second livre de miracles et fait subir de nouveaux changements au livre premier. Le résultat de ce travail est considérable puisqu'on se trouve devant un ensemble de textes atteignant plus de 30 000 vers ! On rappellera, pour mémoire, que le *Roman de la Rose*, une des œuvres les plus célèbres de l'époque, n'en compte que 21 750.

Enfin, en 1233, Gautier de Coinci devient prieur de Saint-Médard, charge qu'il n'aura guère le temps d'assumer puisqu'il mourra en 1236.

Nous avons cru devoir nous attarder sur la vie de l'auteur des *Miracles de Nostre Dame* car celle-ci nous paraît remarquable sur plusieurs points. D'une part, elle est parfaitement représentative de ce que pouvait être l'existence d'un moine provincial à l'époque. Clastration, bien sûr, mais aussi relatif isolement culturel. Gautier demeure à l'écart des grands mouvements intellectuels qui secouent son époque : il ne sera jamais un faiseur de systèmes. Malgré ses origines aristocratiques, il est, d'une certaine façon, représentatif de «la base». Ses relations se réduisent à quelques compagnons ecclésiastiques ou à quelques membres de l'aristocratie locale. L'ordre bénédictin se situe d'ailleurs quelque peu en retrait à ce moment, face à l'émergence et à l'influence de nouveaux ordres religieux : cisterciens et surtout ordres mendians (franciscains et dominicains). D'autre part, la carrière de notre auteur s'inscrit à la charnière de deux siècles : XII^{ème} et XIII^{ème}. Moment d'une importance extrême, auquel d'ailleurs certains auteurs de romans «historiques» peu scrupuleux réduisent l'ensemble du Moyen Age, oubliant volontairement que celui-ci s'étire sur plus de mille ans et que la rigueur voudrait qu'on parlât, non pas du Moyen Age mais *des* Moyen Age. Néanmoins, ceci prouve l'intérêt de ces deux siècles. Ils voient en effet se produire de profonds bouleversements biens connus des historiens et dont le rappel allongerait inutilement notre exposé. On retiendra simplement que cette période est celle de la mise en place du culte marial qui modifiera notablement les mentalités non seulement durant toute la fin de l'époque médiévale mais jusqu'à une période relativement proche de la nôtre. Ce culte va constituer, entre autre, un élément non négligeable de cette vaste reprise en main idéologique destinée à lutter contre les mouvements hérétiques et contre la déchristianisation de la grande masse des fidèles - à supposer que ces derniers aient jamais été réellement christianisés en profondeur (4).

(4) Citer tous les titres consacrés à cette question conduirait à l'établissement d'une véritable bibliographie, ce n'est pas notre objet. Rappelons les travaux de J. Le Goff, G. Duby, A. Vauchez, R. Delort, etc.

Parmi les nombreux récits miraculeux rapportés par Gautier de Coinci, plusieurs se passent dans la région de Soissons. Notre auteur en a très probablement trouvé la matière dans un manuscrit latin conservé à Saint-Médard et rédigé au XII^{ème} siècle par Hugues Farsit, chanoine de Saint-Jean des Vignes (5). Plusieurs de ces miracles furent adaptés par Gautier pour répondre au désir de la comtesse Ade, épouse du comte Raoul III de Soissons avec qui il entretenait des rapports amicaux. Trois de ces textes retiendront particulièrement notre attention. Ils sont, en effet, consacrés au culte voué à cette époque, à un soulier supposé avoir appartenu à la Vierge Marie en personne. Ce soulier, contenu dans un reliquaire d'argent et conservé à l'abbaye Notre-Dame de Soissons avait été, d'après la tradition, rapporté d'Espagne par l'empereur Charlemagne qui l'avait offert à sa sœur Gisèle. Cette dernière en aurait, par la suite, fait don à l'abbaye (6).

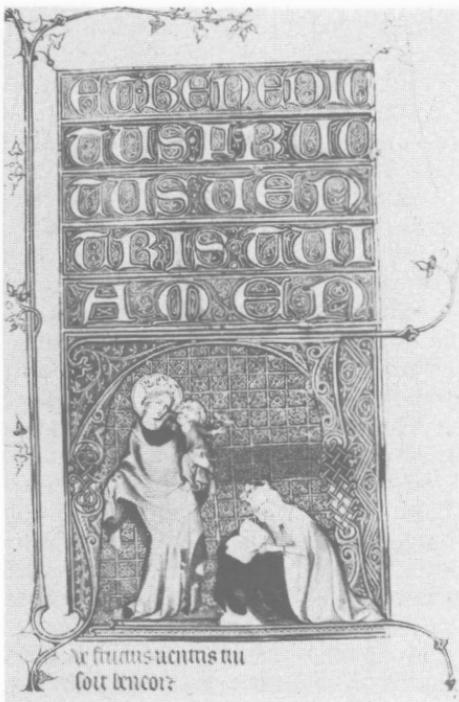


Photo extraite de l'ouvrage de M.H. Focillon "Le peintre des miracles de NOTRE DAME"
Éditions P. Hartmann - Paris

(5) *Libellus de Miraculi Beatae Mariae Virginis in urbe Suessionensi.*

(6) Voir Abbé Hamon, *Notre Dame de France ou Histoire du culte de la sainte Vierge en France depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours*, 5 vol., Paris, 1865.

clu qui de auz y courra ne que
nre dame guer de son let.



Jens est que nous
le bien dions
car male colloua des
Blesce et corront les
bonnes muers
Et mit epne les pluscours

Pauli
Cor
mores
loquui

Bien fait qui bien dit et verrait
Quar manc homme lache et retaie
De sol uense et deuoir sole

Cette relique extrêmement populaire, était à l'origine de nombreux miracles de guérisons. Elle était notamment réputée pour son action curative sur une terrible maladie : le «mal des ardents». Sorte d'érési-pèle dû à la consommation de céréales corrompues par une maladie cryptogamique, «l'ergot de seigle». Le mal des ardents qui régnait à l'état endémique dans tout le nord de la France entraînait des lésions très importantes de la surface cutanée, susceptibles d'amener la mort du malade au terme de longues souffrances. Paradoxalement, la première des histoires contées par Gautier n'est pas celle d'une guérison mais celle d'une punition. On y voit comment la Vierge châtie un paysan incrédule dont le grand tort est de n'accorder aucune foi dans les propriétés miraculeuses du soulier de Marie. Effectivement, la fonction des reliques est, à l'époque, pour le moins ambivalente. Leur culte trouve souvent son origine dans des pratiques ou des croyances populaires bien antérieures à l'implantation de la religion chrétienne! L'Église officielle, souvent, ne fait qu'entériner des manifestations de piété qu'elle n'a pas forcément suscitées. Le culte des reliques est un culte contesté par les intellectuels religieux. Mais Gautier, on l'a dit, n'est pas un théoricien. Les reliques sont donc susceptibles d'agir dans un sens positif lorsqu'il s'agit de récompenser un fidèle de sa constance. A l'inverse, elles agiront négativement sur celui qui, non seulement met en doute leur pouvoir mais, pire encore, se rend dans le sanctuaire pour y faire, en quelque sorte, de la «provocation». C'est le cas du héros de cette histoire, un vilain nommé Busard, originaire des environs de Soissons qui ne croit pas aux pouvoirs du saint soulier. Il le proclame vertement devant les fidèles qui se pressent à Notre-Dame afin de toucher la précieuse relique qui, pensent-ils, les guérira de leurs maux :

“Par le corps de Dieu ! leur dit Busard. Je me fiche de ce soulier sur lequel vous rotez autant que si c'était un œuf de blaireau (sic) ! Ces nonnes nous prennent pour des idiots. En transformant une vulgaire savate en relique, elles ne cherchent qu'à nous prendre notre argent ! Si c'était vraiment un soulier de Notre Dame, ni Dieu, ni Diable, ni homme ni femme n'aurait pu le conserver plus de mille ans sans qu'il pourrisse, à moins qu'il ne soit en fer !»

Ces railleries pour le moins grossières, mais finalement pleines de bon sens (7), ne sauraient demeurer impunies. Le châtiment ne tarde guère et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, «le fol vilain, le gredin» se voit frappé. Il s'effondre à terre, bouche tordue et langue pendante :

(7) Un intellectuel aussi célèbre que Guibert de Nogent critiquait, un siècle plus tôt, en termes moins grossiers, certes, mais tout aussi vifs le culte des reliques. Voir Mireux M.D., «Guibert de Nogent et la critique du culte des reliques», in *Actes du 99e Congrès international des sociétés savantes*, Besançon, 1977.

«Il se tord par terre comme un enragé. Sa bouche crache tant de venin qu'il ressemble à une marmite qui fume (...). Il transpire tant, d'une sueur empoisonnée qu'il empuantit toute l'église. Il crie, hurle et braille comme un taureau. Ses hurlements sont si forts, si épouvantables que certains, frappés de terreur, s'enfuient hors de l'église (...). Il va ça et là, en se démenant, sa bouche fumant comme une fournaise. C'est justice qu'il soit ainsi frappé puisqu'il a persiflé à propos du saint soulier.»

L'assistance ne s'y trompe pas, elle a bien reconnu l'intervention divine et comme le dit le récit :

«Chascuns se saingne et esmerveille
Pour ce qu'ainsi li anemis
Dedans lui s'est muciez et mis.»

Pour finir, le malheureux Busard, convaincu mais surtout terrorisé, se fait conduire auprès du soulier dont il se moquait. Il le touche et, instantanément, se trouve guéri. La morale de l'histoire est claire. Il n'est pas question de se moquer impunément de la toute puissance de la Vierge et de contester le pouvoir des reliques ! Le récit prend tout son sens quand Gautier le conclut en nous signalant que le paysan repenti décide de se racheter en se mettant au service du monastère. Il finira ses jours en tant que moine convers, travaillant pour les religieuses qu'il critiquait. Les récits du prieur de Saint-Médard ne sont pas exempts d'arrières pensées idéologiques.

Les deux autres histoires contées par Gautier de Coinci mettent toujours en scène des paysans. Un homme et une femme. Ces derniers, loin de ressembler au méchant Busard, sont, au contraire, des dévots exemplaires de la Vierge qu'ils n'omettent jamais de prier «à jointes mains, soir et matin». Ils ont pourtant été frappés tous les deux par le mal des ardents. La jeune femme, Gondrée, résidant à Audignicourt (près de Blérancourt), voit son visage rongé par la terrible maladie. L'homme, Robert, natif de Jouy, est atteint à la jambe. L'auteur des *Miracles de Nostre Dame* s'attarde longuement à décrire l'aspect repoussant et les souffrances des deux malheureux :

«D'Audignicourt vint une femme qu'on appelait Gondrée. Le feu d'enfer l'avait si rageusement marquée qu'elle n'avait plus de visage. Elle ne possédait plus ni nez, ni bouche. Maître Huez (Hugues Farsit), qui s'y connaît bien en miracles, rapporte que jamais ses yeux ne virent créature plus hideuse. Elle était si épouvantablement laide que les gens préféraient fermer les yeux afin de ne pas la voir. Du menton jusqu'aux yeux elle n'avait plus un morceau de chair (...). Ses gencives étaient décharnées jusqu'aux oreilles. Je peux vous affirmer qu'à travers ses dents on voyait jusqu'au fond de sa gorge. Le feu d'enfer, tel une forge ardente, lui consumait la chair et la couenne.

«Écoutez comment Nostre Dame rendit sa joie à un de ses dévôts qui, de Jouy, s'était fait conduire à Soissons. Il avait perdu vendange, moisson et salaire parce qu'il avait depuis longtemps au pied je ne sais quelle maladie. Son pied était si abîmé et sa jambe si boursouflée, congestionnée et enflée, si pleine de trous et de plaies qu'on pouvait y mettre, à ce que j'en crois, la valeur d'une demi tunique de taffetas ou de linge à panssements. Les humeurs et le pus en dégoulinaiient de tous les côtés. Tout son corps endurait le martyre, sa jambe et son pied étaient entièrement pourris (...) Son pied était bandé, cependant il puait si fort que des gens s'en trouvaient mal.»

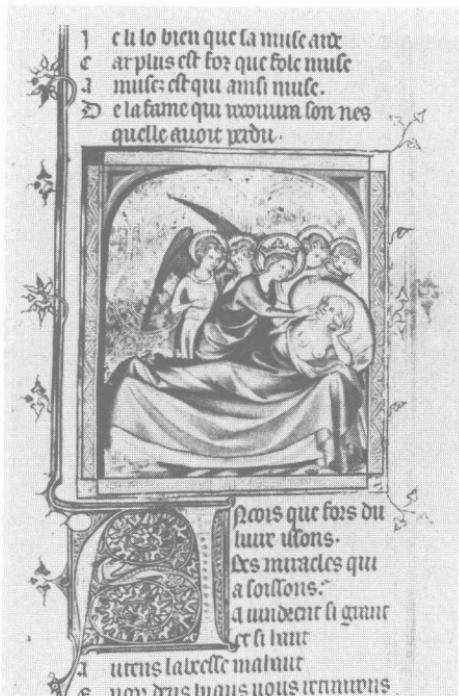


Photo extraite de l'ouvrage de M.H. Focillon "Le peintre des miracles de NOTRE DAME".
Éditions P. Hartmann Paris

On le constate, ces descriptions sont fort réalistes et volontairement spectaculaires. Il faut frapper l'auditoire afin de mettre en évidence la constance de ces personnages et leur foi inébranlable en la toute puissance de Marie. La richesse des descriptions de corps malades est d'ailleurs une des grandes originalités de l'auteur des *Miracles de Nostre Dame*. Lorsqu'on compare ceux-ci avec d'autres compilations mariales de l'époque, fort nombreuses, le prodigieux talent de conteur du moine de Vic paraît incontestable. Nous ne saurions trop conseiller à ceux que la littérature médiévale intéresse d'aller lire ces textes dans leur version originale. Gondrée et Robert vagabondent sans fin de leur

village à Soissons, repoussés, chassés de partout. La jeune femme fait peur et les petits enfants lui jettent des pierres. L'homme dégage une odeur insupportable et se fait jeter hors du sanctuaire. La réaction des bien portants n'a rien d'exceptionnel à l'époque, au contraire elle est la norme : la maladie, au Moyen Age, se perçoit toujours comme une malédiction divine. Robert a d'ailleurs été chassé de son domicile par sa propre épouse qui lui reproche d'empuantir toute la maison et, surtout, de ne plus pouvoir travailler. Car pour Gautier de Coinci, les lésions sont localisées en des endroits signifiants. Le visage pour la femme, le jambe - outil de travail - pour l'homme. Mais plus profondément encore, ces deux malheureux figurent en quelque sorte l'archétype du malade médiéval. La face ravagée de la paysanne et l'effacement de ses traits signifient une perte d'identité et la jambe pourrissante de Robert, qui rend la station debout malaisée voire impossible, symbolise la perte de l'humanité. Nos deux personnages se trouvent renvoyés du côté de l'animalité et sont perçus comme de simples objets, comme des «souches», dit parfois le texte. Leurs figures sont conformes à l'idée dominante qui veut que l'homme dissimule en lui une animalité fondamentale que la maladie révèle et rend visible, d'où les difficultés relationnelles du malade et l'opprobre dont il fait l'objet.

Gondrée et Robert parviendront néanmoins à toucher le saint soulier et, la nuit suivante, la Vierge viendra les guérir. Miracle différé et non instantané comme pour Busard. Quant à la conclusion de ces récits, elle est identique au précédent : guéris et «plus beaux qu'avant», les miraculés s'offriront au service de l'abbaye. Ainsi l'ordre est-il rétabli.

Au-delà de l'anecdote, et pour conclure, il est possible d'essayer de donner un sens plus profond à ces trois récits. Ces miracles s'inscrivent, dans l'œuvre de Gautier, à l'intérieur d'un cycle d'interventions mariales dont la fonction est d'agir sur le corps malade. Nous avons choisi de privilégier trois d'entre elles dans la mesure où elles se situent à Soissons mais on pourrait en citer bien d'autres. En effet, dans la lutte permanente que se livrent les puissances divines et les puissances démoniaques, le corps de l'homme est un enjeu et tour à tour il est susceptible de porter les marques de l'une ou de l'autre de ces puissances. Sur le corps vient s'inscrire l'être véritable du sujet. Ainsi tel personnage coupable au fond de son âme se voit-il frappé d'une maladie entraînant la putréfaction de son corps. La Vierge est là pour donner à voir à la collectivité, pour rétablir cette adéquation entre l'être et le paraître un instant rompu et qui, ne l'oublions pas, demeure la norme au Moyen Age. Ainsi en est-il de Busard, dont la figure est, à ce titre, exemplaire. Les paroles venimeuses qu'il profère à l'encontre du soulier de la Vierge sont métamorphosées par la maladie en déjections répugnantes qui jaillissent de sa bouche tordue. Dans le même temps, la Vierge lui ôte l'usage d'un organe dont il faisait mauvais usage. La maladie rend visible l'invisible et concrétise l'abs-

trait.. Le péché existe bien réellement lorsqu'il vient s'inscrire sur la surface du corps. Souvenons-nous de ces chapiteaux romans et de ces êtres hybrides dont la bouche recrache de monstrueux animaux : serpents, crapauds ou lézards.

Dans cette logique, que deviennent alors Gondrée et Robert ? A l'évidence, ils ne sont pas coupables. Pourtant ils souffrent dans leurs corps et ce n'est qu'après d'interminables tribulations qu'ils seront enfin guéris par la Vierge. Ne considérer leur maladie que comme un simple prétexte à l'intervention mariale serait oublier le poids des transformations sociales et mentales de l'époque. Gondrée et Robert sont aussi présents pour témoigner en ce début du XIII^{ème} siècle que la maladie n'est pas systématiquement châtiment divin. Car elle frappe le juste comme le pécheur. Il faut bien composer avec cette évidence et les réponses traditionnelles de l'Église ne donnent plus satisfaction. La maladie, de châtiment devient une épreuve, une occasion de rachat et même parfois un privilège. Ainsi certains «contracts» atteints du mal des ardents voient-ils dans leurs souffrances un signe d'élection. Mais surtout, le malade doit être considéré par rapport au bien portant. Il est pour ce dernier une possibilité de pratiquer la vertu de charité. C'est ainsi que, lentement, se met en place cette notion nouvelle du «prochain» qui va permettre à ceux qui vivent dans le siècle, et qui y sont heureux, de travailler quand même au salut de leur âme (8).

François-J. BEAUSSART

(8) On nous reprochera sans doute de n'avoir à aucun moment cité la première édition des *Miracles de Nostre Dame* au XIX^{ème} siècle d'autant plus qu'elle est l'œuvre d'un érudit soissonsais membre de la société archéologique de cette ville. Il s'agit de l'abbé Poquet qui édita un manuscrit des miracles conservé à Soissons et aujourd'hui disparu (on suppose qu'il fut volé). Pourtant l'objectivité et la rigueur scientifique nous obligent à admettre que ce travail n'a guère de valeur autre que documentaire ou historique. Il témoigne, en l'occurrence, de la difficulté pour un homme d'église de la seconde moitié au XIX^{ème} siècle à accepter l'œuvre de Gautier de Coinci *telle qu'elle est*, dans son ensemble, avec ce qu'elle peut avoir d'étrange et même de choquant pour qui ne connaît pas la pensée médiévale. Abbé Poquet, *Les Miracles de la Vierge*, Paris, 1857.